



De la minéralisation de l'espace public

Gérard Gromer
21 novembre 2011

« *L'esclave moderne se croit tenu d'être absolument contemporain.* »

Guy Debord



I. Tant qu'il y aura des arbres

Les architectes et les urbanistes ne sont pas les seuls à dessiner des villes avant de les construire. Les cinéastes aussi – Jules Dassin, Chris Marker, Aki Kaurismäki, Vincent Dieutre – créent parfois des villes qu'ils représentent et portent à l'écran. Le cinéma développe en continu une géographie urbaine qui reflète et déforme le monde habité des citadins. A la cinémathèque, une exposition, *Metropolis, épopée futuriste*, rappelle que Fritz Lang, qui avait une formation, un regard, une main d'architecte, avait dessiné pour son film *Metropolis* (1927) la ville verticale. Il avait inventé une sorte de compromis entre Manhattan et Babel. Sa ville haute domine la cité des ouvriers qu'elle refoule dans les entrailles de la terre. Elle obsède encore aujourd'hui, tel un lointain modèle, les quartiers d'affaires du monde entier. Ces tours hors d'échelle, hors des commentaires et des références humaines, concentrées toutes sur un site –

Hong-Kong, Shanghai, Dubaï – exhibent avec insolence le pouvoir de l'argent. Le centre d'affaires parisien La Défense n'est pas en reste. Certes il est mal noté par les agences de marketing qui le jugent démodé et bas de gamme. Les investisseurs se disputent le marché, un promoteur russe se dit prêt à relancer la mégastructure ; on s'achemine vers l'érection de nouvelles tours géantes, dessinées par l'un des trois meilleurs architectes du moment, des tours assez effrontées à ce qu'il paraît, pour rivaliser d'une extrémité à l'autre de la capitale, avec la Tour Eiffel, quitte à modifier le *skyline* de Paris.

La ville est aussi l'un des motifs préférés des dessinateurs de BD. Une exposition l'avait démontré en juin 2010, à la Cité de l'architecture et du patrimoine. Les organisateurs l'avaient intitulée *Architecture et BD, la ville dessinée*, et jamais Paris n'avait connu pareil rassemblement de cités futuristes, oniriques, fantastiques et de villes fantômes. Le public, souvent peu accordé à la ville réelle, avait trouvé, avec cet accrochage d'images de bandes dessinées agrandies, signées des plus grands noms de la BD américaine, française ou japonaise, de quoi confronter ses châteaux en Espagne rêvés aux utopies urbaines les plus échevelées.

Je suis venu à cette exposition en visiteur intrigué, toujours curieux de cette « chose humaine par excellence » (Claude Lévi-Strauss), la ville, qu'elle soit verticale ou horizontale, en train d'imploser, de s'étendre, de se défaire, de s'incarner dans des tours ou de surgir à partir des espaces vides ou précaires de la planète. J'ai circulé longtemps au milieu des panneaux d'une scénographie qui manifestait au plus haut point la débauche graphique à laquelle se livrent les auteurs de la galaxie BD dans leurs albums soudain sous les projecteurs, et ouverts sur les pages les plus folles.

Une planche, plus que les autres, avait retenu mon attention. L'auteur, Robert Crumb, était loin d'être un inconnu. Le travail présenté, *A short History of America* (1979), était composé de douze images disposées en quatre rangées de trois. Sur la première était dessinée une prairie de rêve, comme on en voit dans les westerns. La deuxième représentait la même prairie mais traversée par une voie ferrée qui s'enfonçait vers l'horizon lointain. Elle était doublée par une route ou plutôt une piste

qui livrait passage au lent peuplement de l'espace. C'était d'abord l'apparition d'une maison, de sa clôture, de quelques arbres, de plusieurs poteaux téléphoniques, de réverbères. La route était ensuite rectifiée, élargie, goudronnée. Puis, entre la huitième et la neuvième image, les arbres qui s'étaient épanouis avaient disparu. On les avait abattus dans la force de l'âge, en pleine santé. Les trois dernières images illustraient le prévisible aboutissement de cette urbanisation totalitaire. Elles décrivaient l'irruption des voitures, la multiplication des mâts lumineux, des panneaux publicitaires surdimensionnés. Crumb achevait un tableau d'apocalypse, avec une terre asphyxiée et un ciel de déréliction.

L'arbre n'est pas respecté. Dans son plaidoyer, *Du bon usage de l'arbre* (Actes Sud), le botaniste Francis Hallé est très clair : les élus, les énarques n'ont pour l'arbre que du mépris. Un platane, un lampadaire, un abribus sont logés à la même enseigne. L'arbre, c'est du mobilier urbain, non un être vivant. C'est faute, en ville, de les abattre, mais qui peut ignorer que, pour chaque arbre supprimé, c'est de l'air urbain moins pur, c'est moins de fraîcheur, de calme, plus de fatigue mentale, de laideur, d'agressions.

J'ai longtemps couvert chaque été pour France Culture le festival d'Avignon. L'émission avait lieu à ciel ouvert, dans un jardin, à deux pas du Palais des Papes. J'étais à l'antenne à midi, et les invités venaient tour à tour s'asseoir autour d'une table ronde posée sur une moquette pendant la durée du festival. Le matin j'aimais trouver sur la peau sensible, fine, gris-noir du micro un léger dépôt d'un peu de poudre jaune pâle : du pollen ! Signe que la parole qui sortirait du poste serait féconde ! Quand j'ai retrouvé – c'était ma quatrième année, je crois, de présence sur le festival – le studio de plein air que j'étais venu reconnaître, j'ai dû me rendre à l'évidence : du pollen sur le micro, il n'y en avait plus. J'ai regardé autour de moi et levé les yeux, perplexe : plus d'arbre. L'explication, je l'ai eue d'un responsable. C'était les femmes de ménage. Elles en avaient eu assez de balayer la moquette, assez de cette poussière jaune récalcitrante, difficile à détacher, qui imprégnait le tapis. Elles menaçaient de tout arrêter tant qu'il y aurait cet arbre. Elles ont fait grève. On leur a donné raison. Elles ont gagné.

Les municipalités et leurs équipes, quand elles ne massacrent pas les arbres, les taillent, les formatent, les rectifient, les encadrent, les encerclent, les emprisonnent. Si, dans *Metropolis*, Fritz Lang conçoit une bulle de nature privée au sommet d'une tour où les puissants font la fête, ailleurs, à Paris, gare de Lyon, à la Bibliothèque de France, les arbres sont en cage, renvoyés à eux-mêmes, séparés des humains, dans une autre dimension. Les maires souvent redoutent de passer pour des *has been*, des ringards. Pris de panique et pour être du bon côté du manche, ils ordonnent à leurs services de remplacer les arbres traditionnels, tilleuls, marronniers, démodés, par des arbres artificiels, telle cette création, mi-pin mi-chêne, décrite par Francis Hallé, gare Saint-Charles à Marseille. Ou comme à Montpellier où les platanes ont été évincés par de jeunes palmiers importés du Maghreb.

À Strasbourg, ces jours-ci, les habitants se sont réapproprié le mot « minéralisation ». On ne parle que d'elle dans la rubrique « Courrier du cœur » du journal. Des lettres ouvertes sont publiées. « Minéralisation, dénaturation, épuration, pétrification, minimalisme, puritanisme, stérilité ». Tel professeur d'histoire affiche sa déception et avance des propositions. Un géographe réclame des comptes. Les riverains s'en mêlent, les commerçants, les amis du centre-ville, le clergé de la cathédrale, de simples citoyens. Les quartiers bougent, les associations pétitionnent, se réunissent, manifestent : « Une place sans arbre, une place macabre » ; « Stop au minéral, oui au végétal » ; « Aux arbres citoyens ! » ; « Des bancs pour les gens ».

Les précédentes municipalités, pas moins épargnées par la phobie des arbres que l'actuelle majorité, avait déjà « minéralisé » deux, trois places emblématiques de la cité et changé la physionomie urbaine. Elles avaient abattu pêle-mêle tilleuls, marronniers, platanes, pour ne pas être rattrapées – disaient-elle – par le ralentissement de la province : « Montrons que nous sommes des Européens, osons être une capitale. D'ailleurs les places italiennes les plus célèbres ne sont-elles pas

minéralisées en totalité ? Et puis il ne s'agit pas de mettre la ville à la campagne, n'est-ce pas ? »

La place, dont le projet inquiète aujourd'hui toute une population – la place du Château – appartient à la partie la plus centrale, la plus chargée d'histoire de la vieille ville. En la parcourant, vous traversez simultanément, et dans les siècles des siècles, le Moyen Âge, le XVIII^e siècle, le XX^e siècle et les contraintes de la société du spectacle. C'est un espace à l'ancienne, assez fermé, abrité sous une dizaine de vieux marronniers dissemblables. Une place dont le cœur bat au pied de la face latérale de la cathédrale, et que délimite un ancien collège des Jésuites (1685), ainsi que le plan concave de l'entrée d'un palais du XVIII^e siècle, résidence des Rohan.

Pour les urbanistes, les maires et leurs conseillers, pour l'architecte des bâtiments de France, pour la bureaucratie, l'idée qui prévaut, dans laquelle tous s'enferment, c'est qu'une place saturée par un environnement qui appartient au patrimoine, se doit d'être dépouillée, dégagée, et de présenter sur toute la surface un point de visibilité le plus large possible. Tous reprochent aux vénérables marronniers de la place du Château de former un rideau fermé sur la masse gigantesque et délicate de la cathédrale, de gêner le passant en l'empêchant de suivre librement des yeux le développement de la verticalité gothique vers le ciel. Comme si cette verticalité ne s'adressait qu'à la vue, alors qu'elle enchante les cinq sens et retentit en nous avec d'autant plus d'évidence que l'intériorité de la place est préservée grâce à ces arbres centenaires. Jamais la cathédrale n'est aussi belle et sacrée que quand elle rayonne au-dessus des marronniers.

Le public se trompe souvent, son goût n'est pas sûr, la nouveauté le rend frileux. Si l'on avait écouté les Parisiens, ni la Tour Eiffel, ni les colonnes de Buren, ni la pyramide de Pei au Louvre n'auraient vu le jour. Le maire de Paris, dans la perspective de rénover le quartier des Halles, a voulu écouter et consulter les riverains. Face au conservatisme, au populisme des uns et des autres, à l'hostilité rencontrée sur le terrain, Bertrand Delanoé, pour éviter les vagues, a prudemment

recalé les propositions les plus novatrices, magnifiques d'audace et de liberté. Reste un projet sans ambition, médiocre, provincial.

Par contre, rien n'est plus justifié, me semble-t-il, que la réprobation avec laquelle a été accueillie à Strasbourg la présentation de la future place. Du moins telle que, dans l'esprit des concepteurs, elle devrait désormais être relookée pour exister pleinement dans la cité. Même si ceux qui pratiquent la ville, y habitent, y étudient n'ont pas été exclus de la préparation du projet, les concertations pour caractériser l'avenir de la place se sont limitées à des échanges très cadrés et formels. Ce n'est pas une surprise, certes, de voir que l'ardeur avec laquelle les gens – les femmes surtout – rêvent d'ordonner, à coups de bacs à fleurs, de jardinières d'orangerie, de bancs en teck, leur environnement, ne diffère guère de l'énergie qu'ils mettent à aménager leur salle de séjour ou leur chambre à coucher. Pourtant, il n'est plus possible de s'en remettre aujourd'hui aux seuls experts et aux politiques : leur savoir ne fait plus autorité. Il est urgent de s'opposer à ce que Houellebecq nomme « le Grand Assèchement », cette vaste entreprise de colonisation de la vie et de formatage du sensible, dont la « minéralisation » des villes est l'un des nombreux symptômes. Il faut se réjouir quand toute une population se retrouve pour exiger des professionnels – obligeant le maire à sortir du bois – de dialoguer sérieusement avec les citoyens et tous les acteurs de la société civile.

À suivre...